

LE CHRIST : DE SON HISTOIRE À NOTRE HISTOIRE ¹

Pour introduire le sujet je lirai quelques lignes du dossier de 8 pages que *Le Nouvel Observateur* (16 au 22 octobre 2003) a consacré à ce qu'il appelle « la nouvelle quête de Dieu ». Pour les auteurs du dossier, le constat est le suivant – je cite un extrait de l'introduction :

« Les Églises sont vides, les vocations rares, Dieu perd du terrain... Mais le sacré, lui, en gagne. Jamais le besoin du divin ne s'est autant manifesté. Pour échapper au carcan du tout-scientifique, à l'impératif du tout-rationnel, à la dictature du tout-marché – en un mot pour essayer de trouver un sens à un monde qui les angoisse - , on [*sic* nos contemporains] bricole des spiritualités à la carte.

Les ouvrages consacrés à ce sujet et publiés ces dernières années sont nombreux. L'article du *Nouvel Observateur* annonce la publication du livre du philosophe Frédéric Lenoir, au titre significatif : *Métamorphoses de Dieu*². Selon Lenoir, de nos jours, Dieu n'est pas mort, mais il se métamorphose : « On passe d'un Dieu extérieur à un Dieu intérieur, d'un Dieu viril et tout-puissant à un Dieu plus féminin. »³

Dans ses travaux sur les rapports entre religion et modernité qui datent d'un siècle, Max Weber (1864-1920) annonçait déjà que « sous l'effet d'une rationalisation et d'une intellectualisation croissantes », notre monde allait être « désenchanté, désensorcelé, dépoétisé »⁴. Le christianisme devait y perdre son rôle de norme publique et le polythéisme pluraliste allait ressurgir avec toutes les tensions qui en découlent et « qui sont les conséquences d'un antagonisme irréductible des valeurs ». Ecrasés par ce sentiment d'écartèlement, souligne Weber, certains auraient tendance à se réfugier dans « de petites

¹ Conférence donnée par le Professeur Jacques BUCHHOLD, enseignant à la Faculté Libre de Théologie Evangélique Vaux-sur-Seine

² Paris, Albin Michel.

³ *Le Nouvel Observateur*, p. 26.

⁴ Julien FREUND, « Max Weber (184-1920), *Encyclopaedia universalis*, Corpus 18, 1985, p. 1071.

communautés pour retrouver un succédané à la religion dans une mystique » plus syncrétiste⁵. Le retrait de la religion laisse la place à la « religiosité »⁶. Interrogé lors de son intervention de 1998 à l'Assemblée nationale française sur l'affirmation attribuée à André Malraux, « le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas », le Dalaï-lama répondit, à la manière de Weber : « Le XXI^e siècle sera sans doute plus spirituel que religieux. »⁷

Dans plusieurs de ses ouvrages, la sociologue Danièle Hervieu-Léger tente de définir cette « religiosité » moderne. Dans son livre, publié en 2001, elle constate que « *La religion [est] en miettes* »⁸. L'homme occidental fait son propre « bricolage religieux » ; à chacun sa « vérité » : le primat est l'authenticité. Par ailleurs, écrit-elle, le « marché symbolique » est de plus en plus large : les boutiques, supérettes ou grandes surfaces en religion se multiplient et le choix se diversifie : les ancrages dans une tradition unique se raréfient, la religion perd la mémoire. Mais paradoxalement, « plus le croire s'individualise, plus il s'homogénéise » : on assiste à une sorte de standardisation des croyances : la mode n'est plus aux guerres de religion ou de conviction mais à la tolérance. Si certaines formes d'islam choquent tant nos contemporains, ce n'est pas avant tout parce que ce qu'elles disent est vrai ou faux, mais parce qu'elles rompent avec le consensus mou qui caractérise notre temps. Ainsi, les systèmes religieux ne sont plus étanches : ils sont atteints, eux aussi, par le relativisme. On accommodera ainsi l'enseignement chrétien sur l'unicité de la personne à la doctrine bouddhiste de la réincarnation. Et « plus le croire s'homogénéise, plus les croyants circulent », ajoute Danièle Hervieu-Léger ; les frontières dénominationnelles s'estompent. Et cependant, « plus les individus croyants circulent, plus ils ont besoin de niches communautaires » : les sectes ou les nouveaux mouvements religieux se multiplient⁹.

⁵ *Ibid.*, p. 1071-1072.

⁶ Voir Danièle HERVIEU-LEGER, *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993, p. 41, qui cite Max WEBER, *Économie et société*, ch. V, p. 429.

⁷ Cité par Hugues de JOUVENEL dans son éditorial de la revue *Futuribles. Analyse et prospective* dans le n° 260, janvier 2001, consacré à « L'univers des croyances », p. 4.

⁸ Danièle HERVIEU-LEGER, *La religion en miettes ou la question des sectes*, Paris, Calmann-Lévy, 2001.

⁹ En plus de *La religion en miettes...*, voir Danièle HERVIEU-LEGER, « Quelques paradoxes de la modernité religieuse », *Futuribles* 260, janvier 2001, p. 99-109.

L'univers religieux du I^{er} siècle

L'univers religieux dans lequel nous sommes appelés à lire la Bible aujourd'hui ressemble bien plus à l'univers dans lequel elle a été écrite – et en particulier dans lequel le Nouveau Testament a été écrit – qu'à l'univers religieux d'il y a peut-être encore un siècle ou à celui de la Réforme ou du Moyen-Âge. Car ces époques étaient très marquées par cette réalité qu'a été la chrétienté ; elles formaient un monde assez clos où la diversité n'était guère de mise.

Le monde gréco-romain du I^{er} siècle est un monde ouvert et varié, caractérisé par le brassage des populations et le mélange des cultures. Prenons un exemple¹⁰ : *Antioche*, la capitale de la province romaine de Syrie, qui à cette époque regroupait près d'un demi-million d'habitants, « se plaçant ainsi au troisième rang après Rome et Alexandrie »¹¹.

À Antioche, comme dans les autres grandes villes de l'Empire telles Rome, Alexandrie, Éphèse ou Carthage, on trouvait *trois types de paganisme*.

Il y a tout d'abord l'ancienne religion traditionnelle, différente de région en région. À Antioche, la religion traditionnelle est très proche de la religion des Cananéens dont parle l'Ancien Testament. La divinité principale est Baal ; c'est un culte de la fertilité, lié aux forces de la nature et d'inspiration animiste.

Puis il y a la religion officielle, romaine, qui accueillait dans son panthéon nombre de divinités locales ; souvent elle les identifiait même à l'une des anciennes divinités du panthéon grec : Jupiter est ainsi identifié à Zeus, Vénus à Aphrodite, et on rapproche les divinités syriennes des divinités gréco-romaines. Cette religion était plus sociale qu'individuelle : elle formait le ciment de l'Empire. Le culte de l'empereur en est petit à petit devenu une manifestation publique essentielle.

Mais à l'époque du Nouveau Testament, on assiste à l'émergence de nouvelles formes de paganisme que, de nos jours, on nommerait « nouveaux mouvements religieux ». L'Empire romain s'étend et s'organise, les communications se font plus aisées, les idées circulent et le souci d'universalité s'installe. Par ailleurs, les religions traditionnelle et officielle ne répondent plus aux besoins spirituels des populations

¹⁰ Voir Oskar SKARSAUNE, « Christian Identity in the Graeco-Roman World », *European Journal of Theology* II, 1993/2, p. 124-125.

¹¹ Christiane SAULNIER, « Antioche », *Dictionnaire encyclopédique de la Bible* », Brépols, p. 67-68.

urbanisées. Ce sont les religions à mystère d'origine orientale, avec leur initiation très personnalisée, qui vont tenter de combler cette soif d'universalité et de salut : les religions à mystère de Dionysos et d'Attis (Asie mineure), d'Isis (Égypte), de Mithra (Perse). En étant initié à ces mythes païens au moyen de rites secrets, le croyant devait trouver un sens à sa vie et expérimenter la présence de la divinité.

Mais à Antioche, il n'y avait pas que des païens : la communauté juive y était aussi nombreuse. Elle formait un *politeuma*, une sorte de ville dans la ville, qui avait le droit de s'organiser en suivant ses propres lois tant que celles-ci ne contrevenaient pas à celles de l'Empire.

Puis il y avait encore, d'un côté, tous ces intellectuels, épicuriens ou stoïciens, qui prenaient quelques distances par rapport aux institutions religieuses et, d'un autre côté, toute cette religiosité faite de pratiques magiques qui rythmaient la vie quotidienne de bien des Antiochiens.

Les deux mots qui caractérisent le mieux cette situation sont, me semble-t-il, ceux de *tolérance* et de *synchrétisme*, deux mots qui conviennent si bien à notre époque. Le même citoyen d'Antioche pouvait fort bien prendre part aux cérémonies du culte traditionnel à Baal et aux manifestations de la religion officielle, tout en étant un initié de l'une ou l'autre religion à mystère ; seuls les Juifs, avec leur « pratique honteuse », pour les païens, de la circoncision et leur athéisme apparent passaient pour étranges et intolérants, et l'on connaît les railleries d'Horace et de Pétrone ou les notices méprisantes de Cicéron ou de Tacite¹². On sait aussi que lors de la grande révolte de 66 en Palestine, il y eut des massacres de Juifs à Antioche¹³. La tolérance a ses limites ! Mais d'habitude les Juifs restaient entre eux et ne cherchaient pas trop à imposer leur point de vue...

La Bible : une histoire

C'est dans ce climat religieux et spirituel, si proche du nôtre à certains égards, que l'Évangile a été proclamé pour la première fois à Antioche de Syrie entre l'an 40 et 44. Que proposait-il d'original que l'Antiochien païen moyen n'avait pas déjà à sa disposition ?

¹² Pierre GRELOT, « Le judaïsme de langue grecque », dans *Introduction à la Bible. Édition nouvelle*. t. III, *Le Nouveau Testament*,. Vol. 1, *Au seuil de l'ère chrétienne*, sous dir. A. George et P. Grelot, Paris, Desclée, 1976, p. 173.

¹³ *Ibid.*, p. 174 ; Christiane SAULNIER, *Histoire d'Israël. De la conquête d'Alexandre à la destruction du Temple*, Paris, Cerf, 1985, p. 339-340.

Ce n'était pas des rites, ni d'abord une expérience de la divinité, ni un corpus d'enseignements philosophico-religieux permettant de sonder les secrets du monde. Non ! C'est une *histoire* !

C'est à coup sûr l'une des très grandes originalités de la Bible d'être avant tout le livre d'une histoire. Contrairement aux mythes païens ou à l'ancienne religion animiste cananéenne de Baal, la religion dont parle la Bible est une révélation de Dieu *dans* l'histoire. La clé de tout n'est pas à chercher dans des événements qui auraient lieu dans un monde parallèle, dont nous subirions le contre-coup et dont nous serions le « jouet ». La clé est à chercher dans l'histoire des relations entre le Dieu unique et ce monde qu'il a créé lors du premier moment de l'histoire. Le mal lui-même n'est pas un dieu à côté de Dieu ou une sorte d'immense néant mythologique : il est la conséquence de la révolte historique des créatures visibles et invisibles de Dieu contre leur Créateur. Et le terrible enjeu n'est pas de l'expliquer au moyen de mythes, mais de le vaincre dans l'histoire.

Lisez la Bible et comparez-la : rédigée sur près de 1400 ans, elle est remplie de livres historiques qui retracent l'action de Dieu dans l'histoire. Voyez l'Ancien Testament : la Genèse, l'Exode, les Nombres, Josué, les Juges, Ruth, 1 et 2 Samuel, 1 et 2 Rois, les deux livres des Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther. Et la moitié du Nouveau Testament : quatre évangiles, le livre des Actes des apôtres. Mais les livres bibliques qui ne sont pas des livres d'histoire sont eux aussi pleins de l'histoire de l'action de Dieu : les Psaumes méditent régulièrement sur les interventions historiques de Dieu en faveur de son peuple, en particulier lors de l'exode et sur son alliance avec David ; les prophètes ne cessent de rappeler les exigences de Dieu données lors du don historique de la Loi sous Moïse et annoncent l'œuvre historique future de Dieu en s'appuyant sur ce qu'il a fait dans le passé (réflexion typologique).

Le témoignage des apôtres

Deux aspects de cette dimension historique de la Bible doivent être relevés concernant le Nouveau Testament, me semble-t-il.

Il y a premièrement cette originalité dans l'originalité historique de l'Écriture : le fait que le Nouveau Testament se présente comme l'*accomplissement historique* de l'Ancien Testament. Les prophètes de l'Ancien Testament, en particulier le prophète Ésaïe, l'avait souligné : Dieu, dans son action, a accepté de se soumettre à l'arbitrage de l'histoire. Je cite le prophète, qui invite à comparer Dieu aux divinités païennes :

« Vous, les dieux des nations, présentez votre cause, dit l'Éternel, et exposez vos arguments, dit le roi de Jacob. Qu'ils les exposent donc, qu'ils nous annoncent ce qui doit arriver ! Déclarez-nous quels sont les faits passés que vous avez prédits, pour que nous les examinions et que nous constations leur accomplissement, ou faites-nous entendre ce qui doit arriver ! Annoncez-nous les choses qui doivent survenir plus tard, et nous saurons¹ que vous êtes des dieux. (Es. 41.21-23 BS)

Moi, je suis l'Éternel, tel est mon nom. Et je ne donnerai¹ ma gloire à aucun autre. Je ne livrerai pas mon honneur aux idoles. Les prophéties anciennes se sont réalisées. Et maintenant, j'annonce des événements tout nouveaux ; et avant qu'ils ne germent, je vous les fais connaître. » (Es. 42.8-9 BS)

Ce n'est pas pour rien que le philosophe français Blaise Pascal a écrit : « Les preuves de Jésus-Christ, ce sont les prophéties »¹⁴ !

La deuxième dimension historique du Nouveau Testament concerne, bien sûr, celui que je viens de mentionner : *Jésus-Christ*. Nous pourrions parler de Jésus-Christ pendant des heures. Je me contenterai de relever combien la réalité historique de ce personnage et en particulier le fait de sa *résurrection* a été au cœur de la prédication des apôtres auxquels la plupart des textes réservent le vocable de « témoins ». Pour eux, être témoins de Jésus-Christ cela ne signifiait pas qu'ils témoignent d'une expérience personnelle de rencontre spirituelle avec Jésus. Il s'agissait du témoignage de ce qu'ils avaient vu.

Je me limiterai aux données du livre des Actes des Apôtres. Voici ce que Pierre dit lors du remplacement de Judas :

¹⁴ PASCAL, *Pensées*.

Il faut donc que parmi les hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus allait et venait à notre tête, à commencer par le baptême de Jean et jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, l'un de ceux-là devienne avec nous témoin de sa résurrection. (Ac. 1.21-22)

À ses auditeurs, lors de la Pentecôte, Pierre déclare : « *Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité ; nous en sommes tous témoins* » (Ac. 2.32). Puis un peu plus tard, à nouveau : « *Vous avez tué le pionnier de la vie : Dieu l'a ressuscité d'entre les morts; nous, nous en sommes témoins* » (Ac. 3.15). Mais encore : « *Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous, vous avez éliminé en le pendant au bois... Nous, nous sommes témoins de tout cela, avec l'Esprit saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent* » (Ac. 5:30, 32). Devant le premier païen qui allait se convertir, Pierre redit cette histoire :

Dieu a conféré une onction d'Esprit saint et de puissance à Jésus de Nazareth qui, là où il passait, faisait du bien et guérissait tous ceux qui étaient opprimés par le diable; car Dieu était avec lui. Nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Celui qu'ils ont supprimé en le pendant au bois, Dieu l'a ressuscité le troisième jour; il lui a donné de se manifester, non à tout le peuple, mais aux témoins désignés d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui après qu'il s'est relevé d'entre les morts. Et il nous a enjoint de proclamer au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a institué juge des vivants et des morts. (Ac. 10.38-42)

À présent, disons les choses simplement. Comme le montre le quinzième chapitre de la première lettre de Paul aux Corinthiens, dès l'époque des apôtres certains ont cherché à accommoder l'histoire de la résurrection de Jésus au pluralisme religieux et à la religiosité de leur temps. Jésus est ressuscité, disaient-ils, oui, mais en esprit, pas corporellement. La tombe n'était pas réellement vide ! On comprend la tentation, elle était grande : il fallait ramener la religion du Christ vers ce qui était « croyable », crédible, dans cette époque dont la religiosité était une affaire de foisonnement et d'expériences spirituelles et non de faits historiques.

On entend encore résonner la réponse de Paul : « *Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est une illusion, et vous êtes encore sous le poids de vos péchés* » (1 Co 15.17).

Dès la fin du I^{er} siècle selon la première épître de Jean, avec l'hérésie de Cérinthe, puis au II^e siècle avec le docétisme qui enseignait que Jésus n'avait eu que l'apparence d'un homme, l'enracinement historique du personnage de Jésus a continué à être attaqué pour être mis au goût de la religiosité du temps avec sa soif d'expériences religieuses et son

mépris de la matière. Chaque fois, la réponse a été la même. Écoutez ces belles paroles d'Ignace d'Antioche – notre ville « témoin » – qui écrit vers 120 :

Restez sourds, lorsqu'on ne vous parle pas d'un Jésus-Christ qui est descendant de David, fils de Marie, qui est né véritablement ; qui a mangé et bu ; qui a été véritablement persécuté sous Ponce Pilate, qui a été crucifié et qui est mort véritablement, à la face des cieux, de la terre et des enfers ; qui a véritablement ressuscité des morts. Son Père l'a relevé. Pareillement, il relèvera ceux d'entre nous qui croyons en lui, dans le Christ Jésus, à qui seul nous devons la vraie vie. Et si, comme le prétendent certains athées, c'est-à-dire des infidèles, il n'a souffert qu'en apparence, eux aussi n'existent qu'en apparence, et moi, pourquoi suis-je enchaîné ? Pourquoi cette impatience d'être livré aux bêtes ? Vais-je mourir en vain ? Suis-je un faux témoin du Seigneur ? (Aux Tralliens 9.1-10.1).

Je rends grâce à Jésus-Christ notre Dieu de vous avoir inspiré une telle sagesse. J'ai découvert que vous étiez... entièrement convaincus que notre Seigneur est véritablement issu de David selon la chair, fils de Dieu par volonté et puissance divines ; véritablement né d'une vierge, baptisé par Jean « afin d'accomplir toute justice » ; véritablement percé pour nous de clous en sa chair, sous Ponce Pilate et Hérode le tétrarque... Et il a véritablement souffert, comme véritablement il est ressuscité. Et sa passion n'a pas été, ainsi que le prétendent quelques mécréants, une simple apparence... Pour moi, je sais et je crois que, même après la résurrection, Jésus était dans la chair. Lorsqu'il se rendit auprès de Pierre et de ses compagnons, il leur dit : « Prenez, touchez-moi et voyez, je ne suis pas un démon sans corps. » Aussitôt, ils le touchèrent et ils crurent. Cette étroite communion à sa chair et à son esprit les aida à braver la mort et à se montrer plus fort qu'elle. Après la résurrection, Jésus mangea et but avec eux, comme un être de chair, quoiqu'il fût spirituellement uni à son Père (Aux Smyrniotes, 1.1-3.3)¹⁵.

Notre histoire

Ce mot d'Ignace si souvent répété : « véritablement », tranche avec le spiritualisme de son temps comme avec le relativisme du nôtre. Pour la religion biblique, ce qui est essentiel, ce n'est pas d'abord ce qui est utile, ce qui fait du bien ou ce qui est crédible, mais c'est ce qui est vrai : les faits sont des faits ou ils ne sont pas. Combien le contraste avec la

¹⁵ *Les Pères apostoliques. Écrits de la primitive Église*, trad. et introduction de France Quéré, Points Sagesses Sa22, Paris, Seuil, 1980.

religiosité actuelle est grand. Trois points doivent être soulignés à ce sujet.

Un appel à l'intelligence

Premièrement, la découverte de Dieu, pour l'Écriture, ne passe pas par une « sortie » ou une fuite de l'histoire mais par sa compréhension : ce n'est pas une affaire d'intuition religieuse mais de réflexion et de conviction raisonnée.

Considérez la pratique de Jésus qui ne cesse d'enseigner, de discuter, de dialoguer, d'entrer dans la controverse. Jamais il ne manipule. Un jour, alors que la foule l'avait abandonné à cause de « son langage bien difficile à accepter » (Jn 6.60) et qu'il n'était plus entouré que par ses apôtres, il leur demanda : « Et vous, ne voulez-vous pas partir vous aussi ? » (v. 67). Il fallait que la seule raison qui les pousse à rester fût ce qu'ils avaient compris de son identité : « Seigneur ! À qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (v. 68).

Considérez aussi la pratique de l'apôtre Pierre et de Paul dans le livre des Actes. Il est régulièrement dit qu'eux aussi cherchaient à convaincre leurs interlocuteurs en discutant avec eux et en argumentant, et au cœur de leur argumentation, il y a l'histoire : ce que Dieu a prédit dans l'Ancien Testament, il l'a accompli en Jésus-Christ, ce que prouve au plus haut point sa résurrection. Car si les faits sont, ils sont vrais, et leur vérité devrait convaincre.

L'existence même de la Bible, fruit de l'histoire du peuple de l'Ancien Testament et du témoignage des apôtres, montre combien la foi chrétienne est un appel à l'intelligence : il ne s'agit pas de « gober » mais de savoir, non de sauter dans l'inconnu mais de croire en des faits.

Une confession et une adhésion

Ces faits, cependant, ne concernent pas n'importe quelle vérité : il s'agit – prioritairement – de la résurrection de Jésus. Si ce fait est vrai, Dieu a vaincu la mort dans l'histoire, apportant ainsi une solution au problème de notre culpabilité. Il n'est donc pas étonnant que le persécuteur Saul de Tarse lui-même, ayant eu à affronter ce fait, ait dû confesser que Jésus est Seigneur et adhérer à sa personne et à son enseignement.

Il est possible de faire un tri et d'acheter ce qui nous convient dans le supermarché actuel de la religiosité, de se bricoler une religion bien à soi. Mais les faits s'imposent à nous et celui de la résurrection de Jésus le fait suprêmement. Il exige, en toute logique, une adhésion pleine et

entière. Lisez les épîtres du Nouveau Testament : elles ne font que décliner de diverses manières et pour diverses circonstances, en en tirant les conséquences, cette seule vérité : le Seigneur, Créateur du ciel et de la terre, c'est le Ressuscité qui est venu nous délivrer du péché et de la mort.

Une vie incarnée

Mais alors, direz-vous peut-être, qu'est appelé à vivre celui qui adhère au Christ ressuscité ? N'est-ce pas de vivre *dans notre histoire* une vie de communion avec ce Seigneur ? Voyez Abraham, Joseph, Ruth, David et tant d'autres croyants de l'ancienne alliance, et les apôtres et toutes ces femmes et ces hommes dont parle le Nouveau Testament : leur foi les a tous conduits à s'engager dans ce monde, dans l'obéissance au Seigneur. Leur religiosité n'est pas spiritualiste ou anti-intellectuelle ou anti-sociale : la fuite ne la caractérise jamais !

Deux composantes de leur foi le soulignent avec force. Premièrement, on ne peut que relever l'insistance des prophètes et des apôtres sur l'*éthique*. En effet, le problème, ce n'est pas la création de Dieu car celle-ci est bonne, mais c'est toujours et seulement le péché. C'est pourquoi le croyant est celui qui cherche à apprendre à bien vivre la création de Dieu en rejetant le péché. Deuxièmement, la foi chrétienne est une recherche de *communion avec le Seigneur* et non de fusion. Car si la communion respecte le caractère historique et créationnel de notre vie, la fusion tend toujours à transgresser, à la manière du paganisme ancien, la frontière qui nous sépare de Dieu. Un mot résume cette expérience : l'amour ; une personne la rend possible : l'Esprit-Saint ; un modèle historique s'impose à nous : le Ressuscité.

Jacques Buchhold